

CINÉMA – Poète de l'image, Fernando Solanas est avant tout un homme de combat, qui a toujours utilisé son art pour dénoncer les horreurs de la dictature argentine

# Un Ours d'Or d'honneur qui rend un hommage exceptionnel à un cinéaste d'exception



Scène de *Mémoire d'un saccage* de Fernando Solanas.

Bernadette Richard

Les films de Solanas sont au cinéma ce que les romans de García Marquez sont à la littérature: des sagas qui flirtent avec le fantastique et le discours politique. D'innombrables éléments rapprochent les deux créateurs: l'écriture d'abord, généreuse, foisonnante, magique, tragi-comique, aussi bien chez l'un que chez l'autre, Solanas parvenant aussi bien par le dialogue que par l'image à imposer à l'écran des réflexions engagées. Tous deux se sont frottés à la vieille Europe, García Marquez en tant que journaliste, Solanas comme exilé. Leur vie personnelle s'inscrit dans un voyage forcé; une certaine errance mentale marque leur œuvre respective, que l'on pense seulement à *Cent ans de solitude* ou chez le cinéaste à *Sur*. Le roman et le film sont construits sur des rêveries mythico-politiques. C'est que l'un et l'autre évoluent dans une réalité proche du conte, fût-il cruel: García Marquez a été élevé par ses grands-parents. Ayant perdu très jeune son aïeul adoré, il avouera plus tard que «plus rien ne l'avait intéressé dès cet instant». Pour Solanas, outre l'exil, son retour en Argentine se conclut par un attentat, six balles dans la jambe. Il faut dire que *Le Voyage* a fortement déplu au gouvernement de Menem: le cinéaste décrit

sauvagement la fin des utopies, l'amertume, la corruption qui s'est installée au su et au vu de tous.

## Combat caméra au poing

Cet Ours d'Or reçu à Berlin pour l'ensemble de son œuvre est un double cadeau: la reconnaissance de son combat d'artiste remis à moins d'une semaine de ses 68 ans – Solanas est né

corruption. Un film qui s'inscrit parfaitement dans une ligne de réflexion politique de cette 54<sup>e</sup> édition, qui a permis, entre autres, la projection d'un autre documentaire poignant: *Death in Gaza*, regard porté par le Britannique James Miller sur la condition des enfants de Gaza. L'histoire de ce film est particulièrement tragique, puisque le cinéaste est tombé sous les balles israéliennes alors même qu'il terminait le tournage le 2 mai 2003.

## Mémoire amère et fantastique au quotidien

le 16 février 1936 dans les environs de Buenos Aires.

## Documentaires poignants

Après plusieurs fictions qui racontaient sur un mode picaresque ou nostalgique la vie dans son pays, l'Ours d'Or lui est remis au moment de la sortie d'un documentaire, *Memoria del Saqueo (Mémoire d'un saccage)*, qui détaille la crise économique de l'Argentine, dénonçant une fois encore la

existence de Fernando Solanas semble vouée à la résistance depuis des décennies: après des études de droit, de théâtre et de composition musicale, il tourne des courts métrages, dès 1962. Son influence commence à se faire sentir en Argentine vers le milieu des années 60, après qu'il eut fondé, avec Octavio Getino, un groupe indépendant de production et de diffusion de films. D'autres milieux artistiques leur emboîteront d'ailleurs le pas, mettant en place des organismes similaires, libres de toute pensée et de toute influence.

Entre 1966 et 1968, il tourne avec Octavio Getino *L'Heure des brasiers*, un film-manifeste de plus de quatre heures, le premier du genre sur le continent sud-américain: c'est le cri de guerre d'un artiste qui dévoile crûment les ficelles du néocolonialisme économique, exigeant du même coup la liberté pour chacun. La forme de l'œuvre est révolutionnaire, mêlant actualité, reproductions d'œuvres graphiques, interviews, citations, etc. Le montage lui aussi est novateur. Un texte de quarante pages accompagne le film, *Vers un troisième cinéma*, qui depuis lors a été traduit à travers la planète. Les deux compères y distinguent trois types de cinéma: l'école Hollywood, le film d'auteur, et le 3<sup>e</sup> cinéma, résolument anti-impérialiste. Le ton est donné, il veut provoquer et secouer les consciences. Deux longs métrages documentaires suivront en 1971.

En 1972, il entame la réalisation de *Les Fils de Fierro*, inspiré par un poème

épique de José Hernandez. Un film mythique dans la production argentine, qui reflète une pensée en révolte contre la répression dont est victime le pays depuis les années 50. Le style est toujours aussi lyrique, complexe, il mélange à nouveau les genres: vers, fiction, interviews. Le coup d'État de mars 1976 empêche Solanas de terminer son travail: il reçoit des menaces de mort et l'un de ses comédiens est assassiné. Il l'achèvera deux ans plus tard en exil en France. Un documentaire suivra, consacré à divers handicapés. En 1984, la situation s'étant normalisée en Argentine, il rentre et tourne *Tangos, l'exil de Gardel*, où se côtoient, dans la joie du retour, comédie, satire, tragédie, sur un flirt très esthétique de la musique et des lumières. Le film est primé à Venise. Mais Solanas est trop lucide: avec *Sur* en 1988 qui évoque la fragilité de l'espoir, l'amertume des souvenirs, mais aussi le fantastique au quotidien, comme le fait si bien García Marquez, et *Le Voyage*, qui révèle la corruption de manière méchamment baroque, il s'attire les foudres... et les balles de Menem. Pourtant rien n'arrête ce combattant: il sera député au Parlement entre 1993 et 1997, estimant que «l'artiste doit participer à la chose publique». Cinq années qui priveront le cinéma de son regard aigu. Mais durant ce temps, il écrit. En 1998, il réalise *Le Nuage* (dont il existe trois versions), plusieurs fois primé. Généreux hommage au théâtre indépendant, *Le Nuage* exprime de façon sardonique, mais très émotionnelle, toutes les frustrations ressenties par le peuple argentin durant les années 90: «Dans mon film, souligne Solanas, les gens marchent physiquement à reculons dans les rues: c'est qu'il n'y a plus de système logique et qu'en fait, toute la société recule, y compris moi-même.» D'une force peu commune et d'une sombre beauté, *Le Nuage* préparait peut-être le documentaire *Memoria del Saqueo*, qui met en valeur les interrogations du cinéaste dans une nation où, dit-il, «les plans brutaux, sauvages, libéraux d'économie de marché ont gommé les droits des citoyens, notamment le droit au travail: l'Argentine compte environ 18% de chômage, pour un 20% supplémentaire de personnes qui travaillent occasionnellement, et sans la moindre sécurité sociale». C'est dire que Fernando Solanas n'a pas fini de se battre, par pellicule interposée.

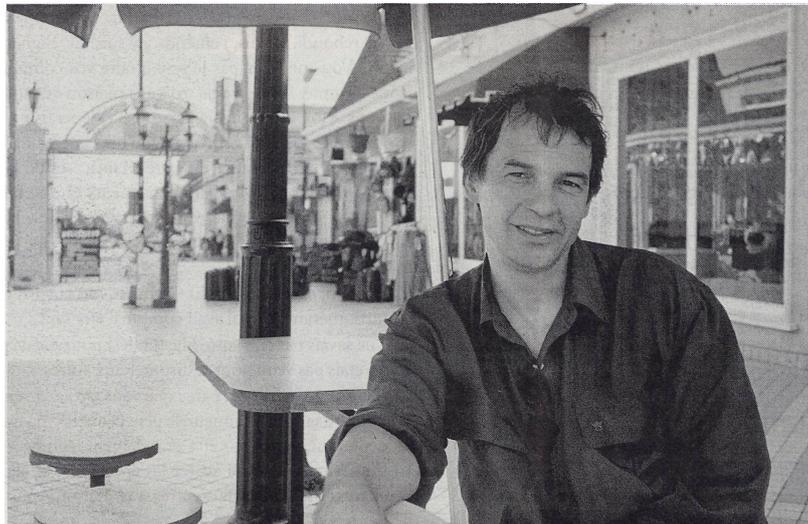
Fernando Solanas reçoit son Ours d'Or d'honneur à Berlin.



CINÉMA – Dans un mois «La Memoria del Saqueo» de l'Argentin Fernando Solanas va ouvrir le 18<sup>e</sup> Festival international de films de Fribourg. Son producteur n'est autre que le Jurassien Pierre-Alain Meier. Rencontre avec un cinéaste engagé

# «Le projet qui m'habite maintenant, c'est de faire un film comparable sur la Suisse»

Pierre-Alain Meier, est auteur-réalisateur de documentaires et de fiction. Il est en outre directeur-fondateur de Thelma Film AG à Zurich et directeur de Ciné Manufacture SA à Paris.



Propos recueillis par Yves-André Donzé

Bien sûr il y a la mémoire. Celle du cinéaste argentin Fernando Solanas a été acclamée mondialement au récent Festival du film de Berlin (voir ci-contre). Son dernier film *Memoria del Saqueo* (*Mémoire d'un saccage*) est un documentaire sur la profonde crise qui a plongé l'Argentine dans la grande noirceur en 2001. Il ouvrira le Festival de films de Fribourg dans un mois exactement. Son producteur et directeur de Thelma Films AG, Pierre-Alain Meier est Jurassien.

Né à Delémont, ressortissant d'Undervelier, le cinéaste a obtenu une maturité à l'École cantonale de Porrentruy. Universitaire en mathématiques à Neuchâtel, il s'est définitivement tourné vers le cinéma après des études à l'Institut national supérieur des arts du spectacle et techniques de diffusion de Bruxelles. Il se fait rapidement un nom en produisant les deux plus belles réussites du cinéma africain: *Yaaba*, d'Idrissa Ouedraogo (1989) et *Hyènes*, de Djibril Diop Mambety (1992). Derrière la caméra, il signe un long métrage de fiction, *Thelma* en 2001, titre fétiche qui deviendra le nom de sa maison de production actuelle à Zurich et à Paris. Il a obtenu deux prix de longs métrages documentaires. Il a également produit en Suisse (Tanner), en Europe, ainsi que dans plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie. Son engagement actuel est entièrement tourné vers l'Argentine de Solanas.

**Le Quotidien Jurassien:** C'est donc vous qui avez produit *Memoria del Saqueo* (*Mémoire d'un saccage*) de Solanas. Le prix que son auteur a décroché pour l'ensemble de sa carrière vous touche-t-il autant que son auteur?

– Il me touche comme producteur, c'est plus pragmatique, mais c'est une super-récompense pour Solanas. Comme je suis allé souvent en Argentine et que j'ai vu la situation là-bas, c'est assez exceptionnel de vivre ce prix dans ce qu'il représente pour un cinéaste comme Fernando.

**Comment l'avez-vous connu?**

– J'ai connu Solanas en fait dans une fiction sur Isabelle Allende qui devait être en partie adaptée en Suisse. C'est comme ça qu'on est venu en contact, avec Borges à Genève et tout le Tutim. Ce film finalement n'a pu avoir lieu à cause de la situation argentine à fin décembre 2001. Et puis Fernando était un peu désespéré de toute l'énergie perdue de ces trois années. Alors il eu envie de faire un film sur la situation de crise. Je lui ai dit Fernando va filmer dans ton pays et moi je trouverai des moyens ici

en Europe. Demande ce que tu peux chez toi. Mais l'Institut du cinéma à cette époque-là, n'existait provisoirement plus. Donc il a tout de suite commencé à filmer avec sa petite caméra DV dans les événements de décembre 2001 (blocage de la fuite des capitaux, dévaluation de la monnaie, interdiction de reti-

**– Qu'allez-vous dire de la Suisse?**

– Disons, la Suisse... c'est un peu bizarre cette situation au milieu de l'Europe d'un pays qui veut pas faire avec. Ça tournait un peu d'abord autour du secret bancaire, puis du secret tout court, mais pas dans une manière nécessairement a priori polémique. Juste

## «D'aller voir quelque part comment le monde est fait, ça me nourrit»

rer son argent de la banque, l'effondrement de l'économie argentine n.d.l.r.). C'est comme ça que ça a démarré. La TV romande a tout de suite été présente parce qu'elle était partenaire du projet précédent. Elle a vite accepté que je puisse garder une partie de la somme promise pour le film de fiction pour ce film documentaire. Solanas en a toujours su gré à la Suisse. Sans cette somme ça aurait été difficile, voire impossible de démarrer. Après, je me suis approché de mon ami Alain Rosanes à Paris et on a cherché ensemble des moyens supplémentaires en France.

**– Votre engagement actuel se trouve dans le sillage Solanas. Faites-vous systématiquement du cinéma engagé?**

– Il y a une période où je me suis davantage concentré sur la Suisse. C'est vrai que j'ai fait beaucoup de cinéma en Afrique, au Cambodge, en Amérique du Sud, et tout d'un coup, il y a quatre cinq ans je suis revenu en Europe. J'ai fait en Suisse des courts métrages qui s'appelaient *Blind date* et une expérience de téléfilm qui s'appelaient *Nous les Suisses*, et un autre titré *Charmants voisins*, mais quand même ça m'a repris.

**– Avec l'expérience du «saccage»?**

– Oui. Je me dis ça a été une année merveilleuse de voir quelqu'un de 68 ans comme Solanas tellement impliqué dans la réalité de son pays, dans des films qui font sens. Parce qu'on se pose tout de même 50 000 questions quand on produit des films aujourd'hui. On se dit à quoi ça sert et tout ça? Donc là tout d'un coup, on a une merveilleuse réponse d'un film fait avec des petits moyens, une petite caméra DV, enfin qu'on a quand même retravaillé dans un laboratoire pour avoir une image 35mm. Tout d'un coup, ça m'a réconcilié avec la vie, avec le cinéma, le fait d'avoir le droit de parler d'un pays comme l'Argentine et de la Suisse d'ailleurs. Parce que le projet qui m'habite maintenant, c'est plutôt un film comparable sur la Suisse. Une Suisse que je n'ai jamais, dans les années précédentes, cherché à comprendre.

pour comprendre comment ce pays, pauvre au début du XX<sup>e</sup> siècle, riche à la fin du du même siècle, en est arrivé là. Le Suisse est-il un malin, un tordu?

**– Et si vous deviez faire un film sur le Jura, que dénonceriez-vous?**



– Je ne connais plus beaucoup le Jura, j'ai quand même une espèce de nostalgie pour mon coin de pays. Je l'ai quitté à la fin des années 70, j'ai donc connu les événements de la séparation mais à un moment donné, j'étais un peu tristounet à cause de la normalisation. Je me suis dit que ça devient un canton classique qui veut prouver qu'il est un canton comme les autres. Or, ce qu'on garde en soi c'est quand même une profonde nostalgie d'un pays libre, avec l'anarchisme né ici plutôt que le marxisme qui existait plutôt dans d'autres pays. C'est pourquoi j'ai une forme d'esprit moins «collectiviste» que les autres. Bon, maintenant quand le Jura vote un peu autrement que les autres ça m'est toujours sympathique. Je crois qu'il demanderait à être vraiment visité si je voulais vraiment en parler.

**– Vous avez signé aussi de la fiction. On en revient toujours à cette dualité fiction-réalité. Quelle est la plus efficace pour ce qui est de la dénonciation, ou de l'engagement, ou de la révolte?**

– J'ai l'impression que le documentaire, et j'en ai fait quelques-uns, c'est toujours une attitude un peu modeste devant la réalité et sa complexité. Personnellement, d'aller voir quelque part comment le monde est fait, ça me nourrit. C'est toujours une caméra en attente qui regarde, qui analyse. La fiction, que je préfère, permet d'aller plus profond à l'intérieur de soi, d'être plus subjectif. C'est plus fort quand on a quelque chose à dire surtout. Tandis que dans le documentaire il y a encore deux nuances: ça peut être l'histoire des questions qu'on se pose ou bien l'histoire des réponses qu'on cherche. Disons que moi je ne fais pas des documentaires comme Solanas parce que lui a sa réalité politique, il est tellement impliqué, il a été candidat à la présidence, il a beaucoup lutté, on lui a tiré dessus. Chez lui, entre documentaire et fiction il y a beaucoup moins de différence que chez moi parce que justement il est à l'intérieur des événements.

**– Quelques mots sur *La décennie Menem* qui sort en mars?**

– Solanas a fait *Memoria del Saqueo*, un court métrage documentaire, et un film documentaire de deux heures si complexe que cela ne peut plus, sauf fait rarissime exception, passer à la télévision. Donc comme pour financer le film on a besoin des télévisions, on a concocté, un peu pressé par la chaîne France 5 et par la TSR, une version pour la télévision. Et plutôt que de faire une version banale, Solanas a pensé à *Menem*, le personnage pivot de ces dernières années: A partir de lui il a créé une synthèse plus courte du même film pour la télévision. En revanche, Solanas a un autre projet. Il s'agit d'un film en quatre heures – ça s'appelle *Argentina latente*, et celui-là, on l'a déjà redémarré. C'est un deuxième vrai long métrage en chantier.

**– Il parle du même sujet, de ce pillage social, comme il le dit lui-même?**

– Les expériences des gens dans ce moment de crise énorme ont inventé beaucoup de choses. Ce film va faire l'état des expériences humaines fabuleuses avec des idées d'autogestion par exemple. En Argentine j'ai rencontré des gens extraordinaires dans ce contexte de désespoir face au pillage social. Il y a des gens qui ont utilisé, inventé, qui ont repris des usines entre ouvriers. De très belles choses ont émergé de la tourmente, et ça on l'oublie. *Memoria del Saqueo* est un film assez technique, assez complexe avec des notions économiques assez fines, qui explique ce qui s'est passé, tandis que ce deuxième film privilégiera la dimension humaine.

Scène de *Mémoire d'un saccage* de Fernando Solanas.